

XYZ. La revue de la nouvelle

Manniit

Joanna Lilley



Numéro 136, hiver 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89166ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lilley, J. (2018). Manniit. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (136), 66–78.

Manniit

Joanna Lilley

C'EST SON DEUXIÈME JOUR ICI, dans ce lieu où fusionnent l'eau, la terre et le ciel. Mais elle ne l'a pas encore rencontré.

Elle lui a envoyé régulièrement des courriels ces derniers mois — elle imagine des enveloppes crépitantes d'électricité survolant le fleuve Clyde, un océan incurvé, puis la banquise. La communication se fait bien, mais elle n'a aucune idée de quelle manière les messages passent d'un ordinateur à l'autre, sans que les mots et les lettres se mélangent en cours de route. Les courriels se transmettent peut-être seulement parce qu'elle y croit. La foi déplace les montagnes.

Il signe ses courriels sous le nom de Kenu. Alors, elle l'appelle ainsi.

En fait, il a deux prénoms. Sa mère l'a baptisé Peter, mais, à l'âge de dix-sept ans, il a décidé qu'il s'appellerait Kenujuak. Il savait qui il était. Manifestement, sa mère ignorait son identité en le mettant au monde.

Mais il dit — écrit — qu'il comprend cette méconnaissance. Il sait bien ce qu'il en était à l'époque de sa naissance, lorsqu'un nom de Blanc donnait de l'importance à votre enfant. Il sait bien que trente mille personnes ne pèsent pas lourd une fois dissoutes dans une population mondiale de sept milliards et quelques ; pas plus lourd qu'une cuillerée de sucre dans une piscine olympique. Et peut-être valait-il mieux que la dissolution se fasse le plus vite possible.

Sa mère pense différemment aujourd'hui. Elle est plus profondément enracinée dans son vaste pays. Kenu a écrit à Jenny qu'à son avis sa mère est en train de devenir *angakok* — un chaman — et que sa réincarnation a débuté trop tôt, avant que son corps ne meure. Il ne sait pas si une transmigration s'est déjà opérée ou s'il y a deux *inua*, ou âmes, explique-t-il. Il penche plutôt pour la seconde hypothèse : il perçoit chez sa mère une lutte dans le rythme changeant de ses muscles. Parfois, l'une de ses mains est aussi froide que la

neige tandis que l'autre est plus brûlante que la cire fondant de la bougie de graisse de phoque qu'elle allume pour lire avant de s'endormir. Elle s'en étonne et tend les mains vers son fils pour qu'il juge par lui-même.



La nuit dernière, quand Jenny a appelé Kenu du centre de recherche et qu'elle a entendu sa voix pour la première fois, elle a été surprise de ne pas la reconnaître malgré ces longs mois d'échanges virtuels. Elle ne s'attendait pas à une voix si masculine, si nord-américaine. Il a l'inflexion montante à la fin des phrases que les séries télévisées australiennes lui ont rendue familière et qui semble également typique de ce continent.

Elle doit se présenter à son studio dans moins d'une heure, mais ne peut pas encore quitter le centre de recherche, car il fait moins vingt-deux degrés dehors : si elle arrive trop tôt, elle gèlera sur place. Elle a apporté la salopette de ski bleu marine qu'elle revêtait pour aller à l'école. Mais chaque fois qu'elle met le nez dehors, le froid lui engourdit les cuisses en quelques secondes. Lorsqu'elle l'a enfilée la première fois sur son pantalon et qu'elle a passé les bretelles, elle a été à la fois surprise de rentrer dedans et déçue de s'y sentir encore à l'étroit. Elle a toujours été grande et bien en chair, comme un phoque.



Elle trouve son chemin facilement. Il lui a donné les bonnes indications pour se rendre à son studio. Elle connaît déjà certaines des rues adjacentes pour avoir exploré hier les confins de la ville à la recherche des jonctions entre neige, mer et ciel. Tout en marchant, elle dissimule dans le plan de la ville le morceau de papier sur lequel elle a noté les indications de Kenu et range le tout, dans un craquement, au fond de sa poche. Elle ne veut pas ressembler aux touristes qu'elle croise ici et là.

La ville n'a rien de pittoresque ; hier, elle a visité une église en forme d'igloo, mais il n'y a pas grand-chose d'autre à part des bâtiments carrés, éparpillés au hasard, la plupart peints en blanc, parfois aussi en jaune, bleu ou rouge. Ces cubes semblent avoir été érigés précisément là où les matériaux de construction ont été déposés. Apparemment, chaque bâtiment repose sur des pilotis fichés dans la terre gelée, bien qu'elle n'ait rien remarqué, sans doute à cause de la neige. En fouillant la neige du bout de son soulier, elle remarque que la terre est meuble en dessous ; aucune chaussée n'est pavée ici.

Elle passe devant une école qui ressemble à un énorme Lego de plastique sur lequel un enfant aurait tracé des lignes géométriques au pinceau. Au coin de la rue où se trouve le studio de Kenu, le panneau d'arrêt octogonal rouge la fait sourire : il est bilingue et, sous le mot anglais, il y en a un autre qu'elle ne peut ni lire, ni prononcer, ni écrire.

Comme elle arrive au studio de Kenu avec douze minutes d'avance, elle revient sur ses pas et entre dans le magasin général Northern Store pour se réchauffer. Elle y est allée hier pour la première fois et a constaté qu'une pomme coûtait trois dollars. Elle devra faire attention à ses dépenses ici.

Elle vient de sortir du magasin lorsqu'une voix, presque familière, l'appelle. Elle se tourne et voit un beau visage. Elle aimerait toucher ce visage du bout des doigts, puis sculpter dans l'argile les pommettes arrondies, en dessinant au grattoir ce sourcil étiré sous une courte frange noire. Mais elle n'a pas touché à la pâte à modeler depuis l'enfance.

Elle le suit jusqu'à son studio. Il porte une de ces grosses vestes matelassées que l'on dirait gonflées à la pompe à vélo. Elle lui arrive aux hanches, révélant la fragilité de son bassin. Son pantalon ample est fait d'un tissu soyeux qui a l'air trop léger pour le tenir au chaud par ce temps. Peut-être n'est-ce pas une journée froide pour lui. C'est le printemps, après tout.

Quand il ôte sa veste, elle remarque la puissance de ses épaules de nageur, entre clavicules et omoplates. Elle voit bien maintenant, à sa mince silhouette de loup, qu'il sait y

68 faire. Marteler et tailler rocs et pierres. Charger des blocs

rocheux sur sa motoneige et s'abandonner aux cahots de la rude toundra.

« Ça fait drôle de te rencontrer enfin », lui dit-il. Elle est contente qu'il l'admette.

« Tu n'es pas comme je t'imaginai », répond-elle. Elle regrette ses propos non seulement pour leur platitude, mais aussi parce qu'il va lui demander ce qu'elle avait imaginé. Il ne pose pas la question, pourtant, et elle se demande pourquoi. Elle s'appuie contre un établi, le postérieur comprimé dans la salopette. Elle a trop froid pour l'enlever cependant.

« Préfères-tu travailler pendant qu'on parle, pendant que je te pose quelques questions ? lui demande-t-elle. Je peux te regarder travailler sans que cela te dérange ? Tu es d'accord pour que j'enregistre notre conversation ?

— Oui à tout, répond-il. À une condition.

— Laquelle ?

— Que tu soupes avec moi ce soir. Avec moi et ma mère à la maison ? »

Jenny sourit. « Cela va être difficile, dit-elle. Je suis végétarienne. »

Kenu rit à gorge déployée. « Tu ne m'en as jamais rien dit dans tes courriels. C'est sûr que tu n'es pas au bon endroit, pas vrai ? » Il rit à nouveau.

Jenny ne le sait que trop bien. Ses copains étudiants à l'université ont passé l'année à le lui rappeler.

« Viens quand même, dit Kenu. Pas de problème. Mais dis donc, tu devrais te mettre à l'aise, ajoute-t-il sur un ton paternel en désignant ses jambes. Ou tu vas prendre froid quand tu ressortiras.

— J'ai froid de toute façon, répond-elle.

— Il y a un poêle ici », lui dit-il en l'invitant à s'en approcher. Elle remarque le tuyau noir qui monte vers le plafond bas et sent la chaleur qui s'en dégage. À l'arrière s'alignent des pierres brutes, rangées par sortes et par grosseurs. Certaines sont taillées en blocs, d'autres semblent n'avoir été modelées que par le temps. Serpentine, pierre à savon (stéatite), argilite, quartzite, ossements et bois d'animaux, ivoire... Jenny

ouvre son sac à dos et en sort un enregistreur numérique, son bloc-notes et un stylo, en espérant que l'encre n'a pas gelé au contact de l'air glacial. Elle a dressé une liste de questions sur une feuille de papier glissée dans une pochette en plastique transparent.

•

Après l'interview, Kenu rentre chez lui déjeuner et Jenny retourne bien vite à sa chambre, à l'autre bout de la ville, pour transcrire ses notes. Cette course la met en nage; elle s'assied au bureau, grelottante, le temps de reprendre ses esprits. Dans moins de cinq heures, elle retournera au studio pour l'invitation à souper. La nuit sera alors tombée; elle est contente de connaître le chemin.

•

Lorsqu'elle retourne au studio, elle réalise qu'il doit y avoir une allure optimale par grand froid. Si elle marche trop lentement, ses orteils et ses doigts s'engourdissent et deviennent douloureux; si elle marche trop vite, elle transpire et se met à frissonner dès qu'elle s'arrête. Elle regarde aux alentours pour observer d'autres piétons, difficiles à repérer dans le halo diffus des réverbères, et règle son allure sur la leur.

Arrivée au studio, elle frappe doucement et entre en silence. Kenu travaille sur une pièce différente. La silhouette abstraite de l'homme-ours de ce matin a été remisee, ou repoussée, suppose Jenny, car elle doit être lourde. Kenu la salue d'un signe de la main et elle s'assied, dans une position qu'elle espère détendue, pour montrer qu'elle est contente d'attendre. Elle l'observe de longues minutes jusqu'à ce qu'il se redresse, plante ses index dans le creux de ses reins, et range avec soin un maillet et un burin denté à leur place respective sur un panneau installé au-dessus de l'établi.

70 Puis il soulève le bloc de serpentine qui était posé sur un

sac de sable, le place sur une étagère robuste et l'enveloppe dans un chiffon.

« Je ne veux pas que son esprit s'échappe en mon absence, plaisante-t-il. J'ai du mal à le repérer tel qu'il est et il faut qu'il demeure à l'intérieur jusqu'à ce que j'aie terminé. »

Selon ce que Jenny a pu observer, c'est l'esprit d'un oiseau qui réside dans la pierre, aile verte déployée. Cela lui rappelle ses lectures sur les labbes arctiques : comme les coucous, au lieu de pêcher leur propre nourriture, ils s'attaquent à d'autres oiseaux en vol, les forçant à laisser tomber ou à recracher leur prise, qu'ils saisissent à la volée.



« As-tu dit à ta mère que je suis végétarienne ? » demande Jenny sur la route vers la maison de Kenu. Elle essaie de se concentrer sur l'itinéraire pour retrouver son chemin au retour. « Je ne veux surtout pas déranger. »

« Je le lui ai dit. Elle ne comprend pas vraiment comment tu peux survivre sans viande, dit-il en riant, ou pourquoi diable tu as fait ce choix. » Kenu marque une pause, change de ton. « Tu sais, autrefois, tu n'aurais jamais pu survivre ici sans manger de viande. Ici, on ne peut manger des végétaux et des baies que deux mois durant l'année. »

— Grâce à Dieu, les Blancs ont envahi le Nord, dit Jenny. Apportant avec eux des pommes à trois dollars pièce et des pots de beurre d'arachide et de confiture.

— Et du pain de mie tranché, d'ajouter Kenu. Sans pain de mie tranché, pas de sandwich au beurre d'arachide et à la confiture. »

Ils gardent le silence quelques instants et Jenny se demande si tous ces courriels n'étaient pas de trop. Ils auraient dû se garder des choses à se dire de vive voix plutôt que par voie électronique.

Les maisons devant lesquelles ils passent sont petites et ressemblent à des cubes, à part pour les toits pentus, et non plats. Ici, elle voit les pilotis qui surélèvent les habitations. Ils

semblent grêles, comme si un simple coup de pied suffirait à les déloger et à faire tomber les maisons.

«As-tu déjà tenté de sculpter un bloc de serpentine ? demande Kenu. Tu adorerais, Jenny. C'est une pierre si lisse, si tendre. Douce comme la peau parfois.»

Jenny secoue la tête, ce qui le fait rire. «Ne me dis pas que les universitaires ne tentent pas ce genre d'expérience. J'ai bien vu comment tu regardais mes outils, les pierres que j'ai récoltées.

— Oui, bon... , admet Jenny. J'en ai fait un peu quand j'étais enfant. Surtout de la pâte à modeler, bien que la sculpture sur bois m'ait tentée.

— J'aime la sculpture sur bois, dit Kenu. Je n'arrive pas à décider si je me lance ou non. Je veux dire que le bois a toujours été rare par ici. Mais j'utilise bien de la pierre venue d'ailleurs, alors pourquoi ne pas sculpter aussi le bois ? »

Jenny voit bien qu'il n'a pas l'intention de continuer de parler de lui. S'il lui a fait part de ses doutes sur cette question, c'est pour l'inciter à lui confier les siens en retour.

Jenny se met à rire et Kenu la regarde. «J'étais une vraie catastrophe pour la sculpture sur bois, avoue-t-elle. Lorsque j'étais petite, vers l'âge de dix ans je pense, j'ai vu un jour des photos de sculptures sur bois dans un magazine. Ces sculptures étaient abstraites, très complexes, sans être tarabiscotées. Toujours est-il que je suis montée dans ma chambre ce soir-là et que je me suis brusquement rendu compte de tout le bois que contenait la pièce — le lit, les étagères, les cadres de fenêtres, la chaise, le bureau — et comme tout paraissait si ordinaire. Alors, j'ai sorti mon canif (j'étais un peu garçon manqué), j'ai retourné ma chaise et me suis assise au bord de mon lit. J'ai commencé à tailler dans le bois pour orner ce pied de chaise d'un motif que je pensais joli.»

Elle s'arrête de parler. Kenu la regarde en riant. «C'est super, vraiment super.»

«Lorsque ma mère a mis de l'ordre dans ma chambre, quelques jours plus tard, elle a remarqué que ma chaise était
72 bancale. J'avais raccourci un pied. Mes parents étaient furieux.

Ils ont confisqué mon canif et j'ai dû glisser un morceau de papier plié sous le pied de la chaise. J'ai finalement réussi à convaincre mon père de scier un pouce aux trois autres pieds pour les remettre de niveau. Mais je n'ai jamais récupéré ce canif. Ce fut la fin de ma carrière de sculptrice.

— Cela me rappelle tout à fait mes débuts », commente Kenu.



La mère de Kenu devait sûrement les attendre. La porte d'entrée s'ouvre avant qu'ils ne montent l'escalier en bois menant au porche, avant que Kenu n'ait eu le temps de sortir ses clés de sa poche.

« Bonjour, Manniit », dit-elle en souriant à Jenny. Ses petits yeux sont plus sombres que ceux de son fils.

« Maman, dit Kenu en secouant la tête et en se tournant vers Jenny. *Manniit* signifie "œuf", explique-t-il. C'est aussi comme ça qu'on appelle le mois de juin parce que c'est à ce moment-là qu'on récolte les œufs des oies et des canards qui migrent ici. C'est le mois végétarien, en quelque sorte. »

Jenny donne son manteau à Kenu qui le suspend près de la porte avant de faire les présentations.

« Voici ma mère, Ovilu », dit-il. Jenny lui tend la main et leurs doigts s'étreignent brièvement. « Alors, Maman, qu'y a-t-il pour le souper ? »

— On est tous végétariens ce soir. Omble chevalier pour tout le monde. »

Jenny ferme les yeux un instant, les rouvre et dit en essayant d'avoir l'air aimable : « Je suis désolée. Je ne mange pas de poisson. »

Ovilu lui répond, l'air abasourdi : « Le poisson, c'est pas de la viande.

— Je suis désolée.

— Tu ne manges pas de poisson ? lui demande Kenu.

— J'ai bien peur que non. » Ils la fixent tous les deux, les yeux ronds. « Pour manger un poisson, il faut le tuer. Et 73

je suis tout à fait incapable de tuer quoi que ce soit. Alors, je ne demande à personne de le faire à ma place. Est-ce que je me fais comprendre ? Je suis vraiment désolée. Je me contenterais bien de pain, par exemple. D'un sandwich au beurre d'arachide et à la confiture, ajoute-t-elle en souriant à Kenu. Cela me conviendrait très bien. »

Ils laissent Jenny debout dans le salon et se dirigent ensemble vers la cuisine, en se parlant en inuktitut à voix basse. Jenny songe à quitter la maison en leur absence. Ou à proposer de partir à leur retour dans la pièce. Puis, se souvenant qu'elle est là pour ses recherches, elle regarde autour d'elle en se demandant comment donner l'impression qu'elle se sent comme chez elle. Elle a lu quelque part que c'est là une façon de faire honneur à la tradition inuite. Facile à lire, mais pas facile à faire quand on est planté au milieu d'un salon qui ne se distingue pas véritablement de n'importe quel autre salon nord-américain. Elle se lève et se dirige vers une petite bibliothèque, lève la tête pour lire les titres. Il y a une rangée de romans policiers, lus et relus à en juger par leur dos craquelé. Patricia Cornwell, Minette Walters. Quelques Agatha Christie. Jenny choisit *Une mort sans nom* de Patricia Cornwell, prend place sur le canapé et essaie de se plonger dans le livre.

Dès qu'elle les entend revenir dans la pièce, elle referme le livre d'un coup sec et se met debout. Ovilu, le visage figé comme sur une photographie, apporte un grand plat creux, et Kenu, un plateau contenant une corbeille de pain de mie en tranches, un morceau de fromage, du beurre et deux grands pots — un de beurre d'arachide et l'autre de confiture de bleuets. Ovilu fait signe à Jenny de s'asseoir à la table. Jenny s'exécute, pour s'apercevoir qu'elle a toujours le livre à la main. Elle le coince alors dans le petit espace qui reste entre ses reins et le dos de la chaise.

« On ne mange pas autant de viande que dans le passé, ni de poisson, dit Ovilu en s'asseyant lentement, le visage détendu. C'est de l'omble chevalier, ajoute-t-elle en pointant du doigt un plat. Mes vieux amis m'amènent parfois

des aliments traditionnels, mais mes fils ne chassent plus beaucoup maintenant. Trop occupés par les programmes du gouvernement.

— Pour nous, les aliments traditionnels sont les produits de la chasse et de la pêche. Chasse et pêche autochtone, explique Kenu.

— Oui, c'est ce qu'on m'a dit, répond Jenny, qui l'a en fait lu quelque part. Et les aliments traditionnels seraient du caribou ? Du phoque ? demande-t-elle, comme si elle ne connaissait pas déjà la réponse.

— Oui », répond Ovilu en souriant pour la première fois depuis qu'elle a appelé Jenny Manniit.

Le livre coincé derrière son dos glisse et tombe avec fracas sur le plancher. « Désolée », murmure Jenny en se levant pour le ramasser. Elle change d'avis et le glisse plutôt sous la chaise.

« Maman est une excellente cuisinière, dit Kenu en adressant un large sourire à Jenny, qui se rassoit les joues en feu.

— Je ne suis pas une excellente cuisinière. Je suis une cuisinière à l'écoute. J'ai écouté les aînés et enregistré ce qu'ils m'ont enseigné. Mais le mot *cuisinière* est mal choisi, ajoute Ovilu en regardant Kenu qui soupire.

— Vous voulez dire que, traditionnellement, vous ne cuisinez pas les aliments ? demande Jenny.

— C'est bien ça, répond Ovilu. C'est triste. Vous ne goûterez jamais au *aalu*.

— Ah-lou ? se hasarde Jenny.

— Tiens-tu vraiment à savoir de quoi il s'agit ? dit Kenu.

— *Aalu*. C'est délicieux. Du caribou ou du phoque. Mais le phoque, c'est mieux. C'est toujours meilleur avec de la viande de phoque. La viande doit toujours être maigre et bien nettoyée. On la coupe en petits cubes et on arrose de quelques gouttes de graisse fondue, puis de quelques gouttes de sang. Enfin, on ajoute l'*uruniq*.

— Tu vas le regretter... », dit Kenu en riant.

Jenny regarde Ovilu.

« L'intestin de la perdrix des neiges », explique celle-ci en la fixant de ses yeux d'obsidienne. On touille avec ses doigts jusqu'à ce que ça mousse. Succulent. Très apprécié. »

Les yeux d'Ovilu s'éclairent d'une vive lueur, comme une sueur de sang frais. « Nous n'emprisonnons jamais les animaux comme vous le faites. Nous ne sommes jamais cruels.

— Non », répond Jenny. Elle baisse la tête et commence à tartiner de beurre d'arachide une tranche de pain.

« Alors comme ça, vous faites une étude sur mon fils, dit Ovilu après avoir avalé quelques bouchées de poisson.

— Oui, et sur d'autres artistes. Des sculpteurs.

— C'est pour ça que vous êtes ici ?

— Oui.

— Même pour un végétarien, il n'y a rien de mal à sculpter des ossements, des ivoires, des bois d'animaux ?

— Je m'intéresse principalement à la pierre, mais c'est vrai que j'étudie aussi d'autres matières. Je dois faire le tour de la question.

— C'est pas un peu hypocrite ?

— Maman..., proteste Kenu.

— Oui, c'est hypocrite », admet Jenny. À défaut de convaincre cette femme, elle peut au moins être honnête. « Mais je suis végétarienne ; je n'y peux rien. Et je veux étudier votre art, votre sculpture. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est ainsi. »

Ovilu regarde Jenny. « D'accord », dit-elle.

« Je n'ai aucune réponse », ajoute Jenny.

Ovilu avale une autre bouchée de poisson. « Êtes-vous payée ? Payée pour être ici ?

— Plus ou moins. Une subvention de recherche. Ce n'est pas beaucoup. Je dois travailler aussi quand je suis chez moi. »

Ovilu se met à rire. « C'est drôle. Vous êtes payée pour étudier notre art. »

Jenny garde le silence.

« Et pourtant, il y en a si peu. »

« Il y a si peu de vraies œuvres d'art inuit au sens occidental du terme, non ? » Ovilu agite les mains dans les airs comme si elle pouvait créer une œuvre par magie.

« Maman, nous avons déjà eu cette conversation une centaine de fois, l'interrompt Kenu. De toute façon, Jenny étudie aussi d'autres formes d'art autochtones et elle s'intéresse à l'ensemble de notre culture, à notre évolution artistique. À son origine. Aux raisons de la situation actuelle. »

Oui, songe Jenny. Il explique bien ce que je fais.

« On n'a pas fait de l'art pour le plaisir de créer, dit Ovilu, la bouche pleine. On a fabriqué des manches de harpons, des pots et des peignes et on les a décorés. Ou on a sculpté les bâtons des chamans et des amulettes pour nous protéger des mauvais esprits. » Elle s'arrête pour avaler une bouchée. « On a sculpté de petits bibelots pour vous autres. Voilà à quoi ça servait. Chaque objet servait à quelque chose. Pas comme vos œuvres d'art. Vous pensez que ce n'est pas de l'art si ça sert à quelque chose. Les communautés artistiques qu'on a aujourd'hui, elles nous viennent de vous autres. Elles se contentent de créer de jolies babioles à vendre aux visiteurs. Ça n'a même plus rien à voir avec nos traditions. Mon fils. Que faire des sculptures qu'il me donne ? »

Jenny sait qu'elle doit répondre à cela.

« Alors, Manniit, poursuit Ovilu. À quoi servent les sculptures de mon fils ? Elles sont assez jolies. Certaines sont plutôt lourdes, mais trop grosses pour être des presse-papiers.

— Une œuvre d'art n'a pas besoin d'avoir une fonction, au sens conventionnel, répond Jenny en piquant du nez dans son assiette. L'expression de la créativité est une fonction en soi. Les gens sont encore poussés par l'envie de créer, même si leurs besoins essentiels sont satisfaits, surtout si leurs besoins essentiels sont satisfaits. Il ne s'agit pas seulement de fabriquer des outils et de confectionner des vêtements. La sculpture, la gravure, la couture. Les gens qui ont du talent y trouvent un exutoire. Et vous ne le savez peut-être pas, ou ne voulez pas le savoir, mais votre fils est brillant. » Jenny marque une pause, lève les yeux vers Ovilu, dont le visage

reste placide. Jenny décide de foncer. « Pourquoi avez-vous eu un fils ? Vous n'aviez pas besoin d'un enfant pour qu'il s'occupe de vous, le gouvernement est là pour ça maintenant. Avoir une famille, c'est aussi une forme de créativité. »

Ovilu sourit à Kenu. « Tu sais, elle se défend mieux que toi, mais c'est normal : elle est payée pour te regarder faire tandis que tu es payé pour sculpter. »



Kenu ramène Jenny au centre de recherche, bien qu'elle ait tenté de l'en dissuader. Elle ne souhaite pas qu'il lui fasse des excuses pour sa mère — elle sait que c'est dans son intention —, car sa mère a raison. Jenny est pire, sans doute, que les premiers Blancs venus ici. Eux, au moins, faisaient du troc, échangeaient des vêtements en peau de phoque et de délicates sculptures en os contre des objets convoités — aiguilles d'acier, bouilloires de cuivre et couteaux à lame d'acier. Et d'autres choses encore, c'est vrai. Comme du tabac et de l'alcool, dont ils auraient pu se passer.

Elle ne donne rien en échange ; elle se contente de prendre.

Prendre des notes et des photos, voler des idées et donner vie à une inspiration mort-née. Elle ne veut même pas de leur nourriture.

Lorsque Kenu la laisse devant la porte du centre, Jenny se rend sans bruit à sa chambre. Sans prendre le temps de retirer manteau et salopette, elle fouille dans sa poche et en retire son canif. Elle attrape la chaise en bois devant son bureau et la renverse d'une seule main. Elle s'assied alors sur le lit, coince un pied de la chaise entre ses genoux et enfonce son canif dans le bois verni.

*Traduit de l'anglais (Canada)
par Brigitte de Bouïard*